

## Au-delà des apparences *Maelström* de Denis Villeneuve

Marie-Claude Loiselle

Numéro 105, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2001). Compte rendu de [Au-delà des apparences / *Maelström* de Denis Villeneuve]. *24 images*, (105), 49–49.

## AU-DELÀ DES APPARENCES

PAR MARIE-CLAUDE LOISELLE

**M**aelström s'inscrit dans la veine d'un certain jeune cinéma québécois, dynamique et tonitruant, dont la préoccupation première semble souvent de produire une impression forte chez le spectateur par la mise en valeur ostentatoire de l'image, du son, d'une musique qui se veut grisante et de pirouettes scénaristiques. Certes. Mais malgré ces travers, qui entraînent dans l'éphémère un nombre considérable de jeunes cinéastes, il y a pourtant ici, sous une bonne dose de toc, sous l'esbroufe, davantage que cela, du moins assurément des idées qui taraudent le cinéaste et s'imposent indéniablement comme le moteur de sa création.

Denis Villeneuve creuse avec *Maelström*, comme avec *Un 32 août sur Terre*, son premier long métrage, le sillon du rapport embrouillé à l'enfantement dans notre monde contemporain, mais aussi, quoique de façon très conceptuelle, celui du lien entre la vie et la mort. Pour cela, l'eau succède donc ici au désert du précédent film où une jeune femme entraînait son ex-amant pour s'y faire faire un enfant. L'histoire de *Maelström*, elle, vient se noyauter autour de la disparition d'un homme que le personnage désorienté de Bibiane heurte mortellement avec sa voiture à la sortie d'une boîte de nuit après avoir tenté de noyer dans l'alcool et la dépense physique la douleur de l'avortement qu'elle vient de subir. Ce sera aussi par une deuxième tentative de noyade (au sens littéral cette fois) qu'elle cherchera à se laver du meurtre qu'elle a commis. L'eau, présente du début à la fin, s'impose ainsi comme un élément à la fois purificateur et ambigu puisque, de la même façon que le désert, dans *Un 32 août sur Terre*, faisait référence à la sécheresse de cet acte de faire l'amour sans amour pour le seul but de la procréation, l'eau peut apparaître ici comme la métaphore — passablement convenue, mais traitée tout de même assez habilement et sans insistance — du rapport à la mère: la mère que Bibiane n'a pas voulu devenir, mais aussi sa propre mère à l'image de laquelle elle doit se heurter pour parvenir elle-même à exister.



Bibiane (Marie-Josée Croze). Tout le film est travaillé par un rapport paradoxal et inquiétant à la réalité.

Le film repose également sur un jeu de paradoxes et de contresens. Ainsi, dès l'amorce du film, le narrateur-poisson nous convie à une très jolie histoire. Il ne ment pas, comme en témoigne le plan outrageusement esthétisant du visage de la comédienne principale, qui — on l'apprend quelques instants après — est en train de subir un avortement. Mais là encore, nous comprenons ce qui vient de se passer en voyant les manipulations subies par l'embryon jusqu'à son incinération, tandis que la bande-son nous submerge sous la mélodie guillerette *Good Morning Starshine*. Tout le film est travaillé par ce rapport paradoxal et inquiétant, ludique et peut-être aussi quelque peu tordu, à la réalité. Au point qu'on ne sait trop si ces traits relèvent de la logique propre au film (la chanson douce qui cache une histoire macabre, la «très, très belle journée» qui entraîne Bibiane au bord du gouffre, etc.) ou plutôt d'une relation fabulée que le cinéaste entretiendrait avec le monde envisagé comme une abstraction: un monde d'images irréelles avec lesquelles on peut jouer sans limites.

On retrouve aussi une tension semblable dans le contraste entre les choix formels d'un film qui se veut nerveux, dynamique, et la détresse profonde du personnage — qui, en raison de cet effet de décalage, nous émeut bien peu —, ainsi que la mélancolie souteraine qui, elle, malgré tout, malgré le ton allègre que cherche à tout prix à se donner le film, parvient presque mystérieusement à le teinter tout entier. Car, assurément, Denis Villeneuve a ce qu'on appelle du

«talent» et il est toujours tentant, avec ce talent, de chercher avant tout à séduire et à être agréable. Mais la gravité du sujet et les questions éthiques que soulève *Maelström* appellent-elles autant d'agrément? À l'instar de nombreux autres cinéastes québécois, Villeneuve se heurte à la difficulté d'assumer le caractère douloureux et même extrêmement sombre du récit qu'il propose et il désamorce constamment cette gravité par des gags incongrus — pour la plupart bien exploités, ce qui est déjà rare — qui semblent découler de la seule crainte de faire «trop sérieux».

En somme, si malgré une tendance évidente à en faire trop (souvent beaucoup trop!), je dirais, en fait, à se croire obligé de «faire du Cinéma» pour réaliser une œuvre qui soit percutante, si envers et contre tout cela parvient à se dégager une onde — qui n'est pas étrangère à la mélancolie dont je parlais plus haut —, plus forte que ce qui est donné à voir et à entendre, voilà qui n'est pas une qualité négligeable pour ce film étrange. Cela s'appelle la magie! ■

### MAELSTRÖM

Québec 2000. Ré. et scé.: Denis Villeneuve. Ph.: André Turpin. Mont.: Richard Comeau. Concep. son.: Mathieu Beaudin. Mus. originale: Pierre Desrochers. Int.: Marie-Josée Croze, Jean-Nicolas Verreault, Stéphanie Morgenstern, Marc Gélinas, Klimbo. 86 minutes. Couleur. Prod.: Roger Frappier et Luc Vandal pour Max Films. Dist.: Alliance Atlantis Vivafim.